

La Biennale, installée pour un mois au parc floral du Bois de Vincennes, c'est d'abord la fête internationale des peintres, sculpteurs, cinéastes, photographes, musiciens et comédiens de moins de trente-cinq ans, l'occasion de scandaliser le bourgeois, mais l'occasion aussi de psychanalyser la nouvelle génération.

« Cela n'a rien à faire avec l'art ! », protestent les rabat-joie devant certaines présentations ahurissantes, comme les hydrantes qui crachent du feu du Suisse Luciano Castelli ; la « chapelle ardente pour le dernier artiste », haute en couleur, au centre de laquelle un Brésilien a placé un cercueil tapissé, à l'intérieur, de miroirs ; ou le tableau « vivant » de l'ossuaire d'un chameau, devant un lit entouré de fil de fer barbelé. Artistes ou mystificateurs que ce joueur d'harmonica, qui exorcise gravement la dépouille d'un lapin, que cette femme en ciré, qui improvise, avec son parapluie, un étrange hommage à une tomate de plastique, ou encore que ce maniaque qui tourne inlassablement autour d'un pendule en mouvement, en s'arrêtant parfois pour méditer devant un mur ? De jeunes dingues, plutôt que des artistes, qui renouvellent tout au plus le vieux dadaïsme.

Mais de ce foisonnement de « créations », qui partent dans tous les sens avec une totale liberté, à l'image de la dispersion de notre temps, se dégagent pourtant quelques impressions dominantes. A l'obsession érotique de la dernière Biennale (les jeunes se seraient-ils libérés sexuellement ?) succèdent cette année certaines angoisses manifestées surtout par les peintres, y compris par la dérision, cette forme de dénonciation et d'autodéfense : angoisse de la pollution (des Hollandais ont imaginé de ravitailler Paris en air pur, par des conduites de plastique multicolores ; un paresseux propose aux visiteurs de créer eux-mêmes un puzzle sur le sol de béton avec des carrelages symbolisant la terre, l'eau et l'herbe).

Angoisse aussi de notre société oppressive de moteurs et de tôles, avec ses turbines, ses locomotives et surtout ses autos, nos tyrans et nos prisons. Angoisse enfin de la solitude et de la difficulté des rapports humains qu'on ressent particulièrement dans les plaintes du free-jazz (l'auditoire se couche dans tous les sens sur une sorte de mer de caoutchouc-mousse pour le savourer), dans quelques films de qualité et dans le théâtre de six troupes, sévèrement sélectionnées (dont celle du Théâtre - Création du Lausannois Alain Knapp), toutes à la recherche de nouvelles formes de communication, de participation.

Malgré ses excès et ses ridicules, la joyeuse anarchie de cette Biennale intéresse donc autant le critique d'art que le sociologue.

La troupe lausannoise du Théâtre Crédit, dirigée par Alain Knapp, a très heureusement relevé le défi d'une série de représentations à la Biennale de Paris, au Parc floral de Vincennes. Ces jeunes acteurs ont apporté la preuve de leur talent et de leur métier dans l'aventure périlleuse, mais passionnante, de l'improvisation, qui permet aux comédiens de se libérer des contraintes du répertoire et des décors traditionnels pour réinventer chaque soir des rapports entre eux et avec le public.

Leur Monsieur Ducommun, c'est vous, c'est moi, dans la prison de ses, de nos habitudes quotidiennes. Avec ses doutes, ses fantasmes, ses cauchemars. Docilement, ses partenaires se transforment à l'image de ses rêves : sa femme, sa voisine, son patron, son collègue de travail incarnent ses visions de plus en plus délirantes. Particulièrement la peur de Monsieur Ducommun à l'égard des femmes de notre temps, menaçantes par leur libération.

Ce thème dramatique, ainsi résumé, peut paraître banal. Le talent des comédiens d'Alain Knapp est d'en faire un spectacle vivant, un jeu de notre société, avec une bonne dose d'humour bienfaisant. Leur satire du « bonheur suisse » est percutante. Leur Monsieur Ducommun prend les dimensions d'un symbole de notre temps, mélange de Charlot et d'un personnage de Dürrenmatt.

Pourtant, ils n'interprètent pas le texte d'un auteur, mais inventent eux-mêmes le spectacle, en redécouvrant la vérité théâtrale dans leur propre improvisation, à la fois personnelle et collective. Le terme de participation, si souvent employé abusivement, reprend chez ces acteurs-createurs tout son sens. Ils ouvrent une nouvelle voie à l'expression dramatique.

*Bernard Bellwald,  
correspondant général  
en France, vous adresse  
ses vœux les meilleurs*

24 HEURES-FEUILLE D'AVIS DE